

## **Book reviews**



**Signe et représentation:  
une réflexion critique sur les objets mathématiques**

**Pierre-Antoine Pontoizeau, *Penser au-delà de la mathématique.  
Logique et ontologie***  
(Editions Embrassure, Paris, 2012)

Constantin SĂLĂVĂSTRU

Les réflexions critiques et explicatives sur le domaine de la connaissance mathématique ont une longue histoire. Une justification de cette attention peut être liée au fait que les mathématiques ont été assumées toujours comme une modèle de la science. L'analyse faite de la science des mathématiques a visé, prioritairement, au moins trois problèmes très importants pour la connaissance de l'essence de ce domaine : la spécificité du signe mathématique (le caractère conventionnel du signe mathématique et son amplitude maximale dans ce domaine : l'assomption que la mathématique soit un langage est largement répandue), les fondements des mathématiques (l'effort de rechercher les fondements logiques de la mathématique, c'est une direction de recherche dans le domaine) et la construction axiomatique des théories mathématiques (les recherches sur l'axiomatisation et sur la formalisation constituent une préoccupation dominante de la première moitié du siècle dernier).

Le livre de Pierre-Antoine Pontoizeau retient notre attention, avec un titre intéressant : *Penser au-delà de la mathématique. Logique et ontologie* (Paris : Editions Embrassure, 2012), s'intègre dans le cœur des recherches de philosophie de la mathématique. A notre avis, le point clé de toute discussion sur la pensée mathématique que développe Pierre-Antoine Pontoizeau est contenu dans l'idée de convention. A partir de la nature de cette idée sont discutés tous les autres quatre concepts qui articulent la substance de ce livre : identité, égalité, quantification et référence. Commençons, donc, par le commencement : Qu'est-ce que la convention? Rappelons, tout d'abord, que l'idée de convention n'est pas une assomption exclusive des mathématiques. Déjà dans l'Antiquité grecque, Platon parle, dans son *Cratyle*, de la conventionalité des noms. Dans la modernité, un Hobbes ou un Rousseau attirent notre attention sur le fait que le contrat social n'est rien d'autre qu'une convention entre gens pour pouvoir vivre ensemble. Enfin, pour ne pas prolonger une illustration au-delà de ses conséquences explicatives favorables, tous les moralistes, anciens ou plus récents, nous laissent comprendre que toute morale est une convention à laquelle les gens ont adhéré au nom du bien commun.

En général parlant, une convention est un accord entre ceux qui l'établissent pour accomplir un but commun. Pourquoi sommes-nous d'accord à baptiser les gens, les objets, les situations, nous nous demandons avec Platon ? Pour pouvoir

les reconnaître comme entités distincts. Pourquoi les gens sont-ils d'accord avec le contrat social ? Pour pouvoir vivre ensemble et pour assurer le développement individuel aussi que celui de la société. Pourquoi les gens sont-ils d'accord avec une morale minimale ? Pour pouvoir assurer le bien commun de la communauté. En revenant à notre champ de discussion, pourquoi les chercheurs acceptent-ils la convention dans la science en général et dans les mathématiques, en particulier ? Pour pouvoir avoir un point d'appui (ou un point de départ) dans leur effort de découvrir la vérité. Une vérité acceptée et assumée par la convention peut être un très bon point de départ dans les déductions et dans les explications ultérieures du domaine. Un très bon exemple du domaine même de la mathématique : l'assomption des axiomes dans les constructions axiomatiques des théories mathématiques est, tout compte fait, une convention (il n'y a, disent les spécialistes, aucune raison d'ordre rationnel pour choisir un axiome ou l'autre). Mais, les prenant pour fondement cette convention ont peut déduire, grâce aux règles de déduction, les théorèmes, qui sont le résultat de la connaissance mathématique.

Pourquoi les mathématiques ont assumé-t-elles, comme ce qui est premier, la convention ? Pour quelques raisons. La première, que nous avons déjà soulignée, c'est l'accomplissement du but de la connaissance de la vérité (comme toute science, d'ailleurs). La deuxième, qui tient à la spécificité des mathématiques, vise l'élimination de la subjectivité dans l'acte de la découverte de la vérité. Le dit Poincaré dans son ouvrage *La Valeur de la science*, dans le chapitre consacré à l'objectivité, comme nous dévoile Pontoizeau dans sa première note de la préface de l'ouvrage que nous analysons. La troisième raison tient à l'idée de renoncer au principe empirique de l'évidence qui a gouverné la logique traditionnelle d'Aristote à nos jours et qui a généré de nombreux paradoxes de la connaissance. Enfin, mais non pas en dernier lieu, la quatrième raison s'attache à l'idée de commodité de la pratique scientifique, sur laquelle Pontoizeau insiste dans ses réflexions introductives. Comment faisons-nous le choix des axiomes d'un système axiomatique ? Par la commodité, dit Poincaré, et Carnap attire notre attention, dans son *Logische Syntax der Sprache*, sur le fait que, dans la logique (plus précisément, dans les systèmes axiomatiques), il n'y a pas de morale, chaque chercheur choisit les axiomes en fonction de ses intentions explicatives et de leur capacité de produire des connaissances à l'intérieur du système.

Une situation paradoxale peut être rapidement saisie : si la convention est assumée pour éliminer la subjectivité, comment est-il possible de faire son choix en usant du critère de la commodité ? Ce critère n'est-il pas, lui même, subjectif ? Si, c'est vrai, mais avec une petite observation qui diminue sensiblement l'antinomie : l'axiome choisi subjectivement, une fois choisi, devient une norme de recherche qui guide d'une façon objective la voie de la connaissance axiomatique ! Le passage des axiomes (qui sont assumés) aux théorèmes (qui sont déduits) est impératif (grâce aux règles qui ne font pas de place aux exceptions). C'est un totalitarisme de la pensée axiomatique, dont parle

Pontoizeau à la suite des suggestions des analyses d'Hannah Arendt dans le domaine du fonctionnement de l'organisme social.

Le premier concept que notre auteur a en vue est celui d'*identité*. Qu'est-ce que l'identité ? Le résultat d'un acte d'individualiser un objet (d'objectivation, dit Pontoizeau) et de le délimiter (de le distinguer) d'autres objets. Pontoizeau attire notre attention sur le fait que l'identité logique est une "recognition fondatrice de l'identité où l'objectivation exprime bien une relation à quelque chose par une séparation d'un reste indéfini" (p. 22). L'idée d'identité a été comprise différemment. Pour la phénoménologie, l'identité, c'est-à-dire l'individualisation de l'objet, est un acte intentionnel de la conscience qui "extirpe l'objet d'un monde" pour le juger, pour le comparer, pour l'exprimer d'une façon adéquate. En ces conditions, le principe d'identité n'est plus une chose première, une tautologie assumée comme donné, mais le résultat de l'activité de la conscience.

D'autre part, pour la métaphysique de l'Antiquité grecque, la compréhension de l'identité reste sous le signe de la relation Un-Multiple. L'Être c'était l'Un et l'Êtant c'était le Multiple, c'est-à-dire l'identité est associée à l'Un (à l'Être) et la diversité au Multiple (à la différence, à l'autrui). Le rapport entre l'un et le Multiple est gouverné par le principe de la contradiction : il ne peut exister l'Un (l'identité, l'Être) et le Multiple (le différent, l'autrui) en même temps et sous le même rapport. Dans ce cas, l'identité n'a plus une origine psychologique (la conscience, comme dans la phénoménologie), mais une origine ontologique (située dans l'existence de l'objet). En ce qui concerne la vision épistémologique sur l'idée d'identité, Pontoizeau nous dit qu'elle assume cette idée seulement comme une application : chaque science cherche à identifier son objet à partir de l'acception générale que l'objet est toujours identique à lui-même. La dialectique cherche à comprendre l'idée d'identité dans l'acte de travail de la pensée, dans son fonctionnement pour accomplir une démarche de "connaissance complète" d'un domaine quelconque.

Enfin, dans l'arithmétique l'identité s'exprime dans l'idée de nombre. Chaque nombre c'est une identité qui envoie à un objet quelconque identique à lui-même mais différent par rapport à un autre nombre. L'opération qui couvre le rapport entre l'Un et le Multiple dans ce domaine est celle d'addition. Par l'addition il est possible de construire une série de nombres où chaque nombre est une identité (par rapport à lui-même) et, en même temps, une différence (par rapport à un autre nombre). Chaque fois que nous rencontrons, par exemple, le nombre exprimé par le chiffre «8», nous reconnaissons le même "objet" avec son identité et, en même temps, la différence par rapport à d'autres nombres, par exemple ceux exprimés par les chiffres «9», «20» ou autres.

Qu'est-ce que donc l'identité ? La réponse résulte, explicitement ou implicitement, de toutes les observations subtiles de Pontoizeau que nous avons soulignées : une convention. Une convention fondée soit sur l'acte intentionnel de la conscience (la phénoménologie), soit sur les ressources ontologiques de l'objet (la métaphysique et la physique), soit sur les applications dans les sciences particulières (l'épistémologie), soit sur les avatars de l'acte de pensée (la dialectique), soit, enfin, sur la construction de l'idée de nombre (l'arithmétique).

Le deuxième concept qui articule le trajet de la discussion sur la spécificité des mathématiques est celui d'*égalité*. Entre l'identité et l'égalité il y a un lien bien déterminé parce que l'égalité est une sorte d'identité qui assume, pour s'insinuer, un certain critère. Quelque chose est égal avec autre chose au sens qu'elle est identique, d'un certain point de vue, à l'autre. Pontoizeau dit que "l'identité dans l'ordre des notions langagières devient l'égalité dans l'ordre des mathématiques" (p. 51). Observons, avec Pontoizeau, que l'égalité mathématique (les équations) exprime une relation de symétrie : deux objets mathématiques qui sont dans une relation d'égalité sont, en même temps, symétriques. C'est-à-dire ils peuvent toujours se remplacer réciproquement tout en conservant la relation. Pontoizeau constate – chose importante – que la symétrie est une convention qui résulte de la syntaxe des égalités mathématiques (des équations) et elle n'a aucun lien avec nos observations et notre expérience.

L'idée d'égalité est liée, aussi, à celle de réversibilité. Ce qui signifie que toute égalité est et reste en dehors d'un ordre chronologique où le temps a un rôle décisif. En même temps, l'idée d'égalité est liée à celle d'équilibre qui, nous dit Pontoizeau à la suite d'une suggestion d'Ilya Prigogine, est "l'expression de l'égalité qui annule la temporalité" (p. 53). Comme nous pouvons en déduire sans effort, l'égalité mathématique est atemporelle parce que sinon, alors la présence du facteur temps introduit l'irréversibilité. Le passage des égalités certes aux égalités possibles introduit dans la discussion sur l'égalité l'idée de probabilité. Qu'est-ce que la probabilité ? Comme nous dit Pontoizeau, "les probabilités décrivent le rapport du nombre d'occurrences effectives au nombre d'occurrences possibles" (p. 57).

Le principe d'équilibre caractérise les égalités mathématiques. Une égalité mathématique nous dit que les deux entités qui composent cette relation sont équivalentes. Que signifie le fait qu'elles sont équivalentes ? Nous le disent aussi Frege, Russell et Carnap : elles sont substituables ! D'autre part, la différence entre l'identité et l'égalité assume pour critère l'idée de discernabilité : les identités sont indiscernables, les égalités sont discernables ! Une caractéristique importante de l'égalité est, comme dit Pontoizeau, l'autoréférence : l'égalité ne peut pas sortir de soi-même. En ces conditions, l'auteur invoqué observe que l'égalité exclut la créativité, l'extériorité, l'altérité et la prédication (p. 63). La conséquence directe de la relation entre les égalités certes et les égalités possibles (la probabilité) est l'incertitude. L'incertitude c'est une impossibilité : l'impossibilité de la détermination exacte des possibles. C'est, par exemple, la traduction du principe d'Heisenberg : il n'est pas possible de déterminer simultanément la position et la vitesse d'une particule élémentaire en physique. Qu'est-ce que, donc, l'égalité ? Une convention qui exprime l'idée d'équilibre, l'idée de réversibilité, l'idée d'atemporalité qui s'installent entre les deux objets mathématiques.

Le troisième concept assumé dans cette recherche est la *quantification*. La quantification c'est une mesure de la relation entre un élément et un ensemble qui indique soit l'appartenance de l'élément à l'ensemble soit sa non-appartenance.

Evidemment, le critère de cette mesure est la propriété qui constitue la règle de la construction de l'ensemble : si l'élément a la propriété, alors il appartient à l'ensemble, s'il n'a pas la propriété, alors il ne lui appartient pas. Par conséquent, la quantification c'est une manière de qualifier un objet par rapport à un ensemble quelconque.

La relation de l'élément à l'ensemble est gouvernée par quelques règles importantes. La première : la règle de l'incompatibilité. Que nous dit-elle, cette règle ? Une chose simple : les éléments d'un ensemble sont incompatibles entre eux. Par exemple, l'ensemble désigné par l'expression "figure géométrique" est composé d'éléments multiples : triangles, rectangles et ainsi de suite. Mais l'élément "triangle" est incompatible avec l'élément "rectangle" (un triangle ne peut pas être rectangle et réciproquement). Si l'exigence de la règle n'est pas accomplie, alors la conséquence est que l'ensemble est identique à ses éléments. La deuxième règle est celle de la négation. La négation est la contrepartie de l'affirmation dans la relation élément-ensemble. L'affirmation indique et exprime l'accomplissement du critère de la construction de l'ensemble par un élément quelconque ("Le triangle est une figure géométrique"), par conséquent l'appartenance de l'élément à l'ensemble. La négation indique et exprime la non-appartenance due au fait que l'élément ne satisfait pas la règle de composition de l'ensemble ("Le nombre n'est pas une figure géométrique"). C'est tout à fait clair que la négation est une conséquence directe de la règle de l'incompatibilité dans la construction d'une classe, d'un ensemble : si les éléments sont incompatibles, alors l'un est la négation contraire de l'autre. Dans l'algèbre – fait remarquer Pontoizeau – sont assumées les deux perspectives sur la négation : absence-privation et opposition-contraire (p. 76).

La troisième règle est celle de la qualification : toute quantification est une forme de qualifier la relation entre l'élément et l'ensemble. Il y a, selon Pontoizeau, des procédures multiples pour réaliser une qualification : la nomination, l'attribution, la description sémantique, la définition syntaxique, la règle d'utilisation (p. 81). Donc, la nomination : le nom d'un signe introduit pour désigner un objet qualifie cet objet et lui donne la possibilité de s'intégrer dans l'un ou plusieurs ensembles. Par exemple, le nom «10» indique un nombre et l'objet ainsi nommé est inclus dans l'ensemble des nombres. L'attribution : si une propriété est attachée à un élément, celui-ci est qualifié d'une façon quelconque et peut être introduit ou réfuté de l'ensemble. Par exemple, si nous attachons au nombre «10» la propriété "pair", alors le nombre «10» est inclus dans l'ensemble des nombres pairs et exclus de l'ensemble des nombres impairs. La description sémantique est, également, un instrument de qualification : si un élément est donné par une description ("Le nombre 10 est divisible par deux"), alors cette description le qualifie pour appartenir à un ensemble ("Le nombre 10 appartient à l'ensemble des nombres pairs"). La définition syntaxique nous aide à qualifier. Si un élément est défini, il est qualifié (par exemple, si l'élément «10» est défini par le syntagme : "le nombre composé par dix unités élémentaires", alors il peut être inclus dans l'ensemble des "objets composés par l'addition des

unités élémentaires”). Le dernier exemple de qualification proposé par Pontoizeau est la règle d’utilisation. Si nous sommes en possession d’une règle d’utilisation d’un objet, nous pouvons le qualifier d’une façon quelconque. Par exemple, étant donné l’objet “modus ponens” et sa règle d’utilisation : “si est donné comme vrai ( $p \rightarrow q$ ) et ( $p$ ), alors est donné comme vrai ( $q$ )”, alors nous pouvons inclure cet objet dans l’ensemble des “règles de déduction d’un système axiomatique”.

A notre opinion, il y a encore une observation très intéressante dans cette analyse de Pontoizeau. La quantification est, selon lui, une convention par l’intermédiaire de laquelle il est possible d’exprimer, d’une façon plus commode, des qualités différentes à l’aide de la quantité. C’est, dit Pontoizeau, sa métrique spécifique. Le nombre «10», c’est une quantité. Pourquoi nous est-elle donnée ? Pour exprimer une qualité différente par rapport à d’autres qualités du même ensemble. Quelle est-elle cette qualité ? Celle qui résulte de l’addition de certaines autres quantités ( $1+1+\dots = 10$ ) et qui forme une nouvelle qualité (identité) exprimée à l’aide du nombre «10» et qui est différente des autres : «2», «5» et ainsi de suite. Une chose nous semble importante à ce point : la nécessité de la quantification est imposée non pas par les critères d’ordre rationnel, mais grâce à une question tout à fait distincte par rapport à l’essence de la connaissance : la commodité. La commodité de la pensée (nous ne pouvons pas retenir les signes spécifiques pour tous les nombres, par exemple), la commodité du calcul (nous ne pouvons pas faire des calculs facilement avec des grands nombres, par exemple), la commodité des résultats (nous obtenons plus facilement les résultats grâce à ces quantifications), la commodité de la compréhension (nous comprenons plus rapidement un objet mathématique si nous pouvons recourir à ces quantifications).

Le problème de la quantification, traité ici non pas comme technique mais comme forme d’expression d’un donné quelconque, a son origine dans le problème épineux du signe. Un problème depuis longtemps discuté et, bien entendu, controversé. Mais, observe Pontoizeau, au moins trois aspects de la connaissance sont induits à travers le signe : l’indétermination, l’incomplétude et l’insignification. L’indétermination est une conséquence du principe de la quantification qui exprime l’impossibilité de qualifier exactement un signe, quel que soit son origine et son instrument de qualification (nom, description, définition, règle). Pontoizeau attire notre attention sur le fait que tout signe (même les signes premiers) sont définis non pas par eux-mêmes mais par rapport à d’autres choses en dehors d’eux-mêmes. Par conséquent, les signes algébriques ne sont pas autonomes. Comment est-il possible d’expliquer autrement l’indétermination de la traduction dont parle Quine dans son ouvrage *Le mot et la chose* sinon par l’intermédiaire de l’indétermination du signe premier ?

L’incomplétude est un problème plus sérieux et il est posé avec toute sa gravité par Gödel dans son célèbre théorème. Mais il est anticipé encore par le problème des paradoxes logico-sémantiques de l’Antiquité à Russell. Ce qui exprime le paradoxe au niveau de l’énoncé autoréférentiel exprime, également et



avec la même puissance, le théorème de Gödel au niveau de la théorie axiomatique. Qu'est-ce que nous dit le théorème de Gödel ? Le fait que, au niveau d'un système de signes qui contient l'arithmétique, il n'est pas possible de réaliser la complétude et la cohérence du système ! Pourquoi ? Parce que le système que nous évaluons est une construction syntaxique et les exigences que nous posons devant lui pour les faire respecter sont d'ordre sémantique (décidabilité, cohérence). Enfin, l'insignifiance est liée, probablement, encore à l'impossibilité d'accomplir l'idéal leibnizien de la caractéristique universelle : l'univocité du signe. Le signe est défini à l'intérieur d'un système quelconque et son sens reste valable seulement dans cadre du système donné. Par exemple, dans son ouvrage *Meaning and Necessity*, Rudolf Carnap propose une méthode pour déterminer l'intension et l'extension à l'intérieur d'un langage L. Par conséquent, la définition du signe est, en ce cas, une convention du système. Dans un autre système, le sens du signe sera, certes, différent. D'où son insignifiance.

Le quatrième et le dernier concept sur lequel se penche Pontoizeau est celui de *référence*. Disons dès le début de nos observations que le problème de la référence a une tradition vénérable et implique peut-être les noms les plus représentatifs de la sémantique logique des deux derniers siècles (Frege, Russell, Carnap, Tarski, Kripke). Le problème de la référence répond à la question : Quel est le rapport du signe avec le monde ? Cette réponse articule, en fait, une vraie "ontologie du signe" qui traite de ce qui est au-delà du signe. Le dit ouvertement notre auteur :

"... si les signes de l'algèbre ne sont que de pures conventions, ils n'ont aucune signification abstraite qui engagerait quant à l'existence certaine de ces abstractions. A l'inverse, si le discours dit quelque chose, il se réfère par son contenu, sa référence et l'exigence de sa complétude, à une existence qui est représentée dans le signe" (p. 120).

Où peut être donc mieux situé le problème de la référence du signe mathématique : dans l'espace logique (identifié au sens, par convention) ou dans l'espace ontologique (identifié à la représentation existentielle) ? La réponse à cette question suppose une analyse du contenu du signe ou des propositions mathématiques. Observons avec Pontoizeau que tout signe mathématique est introduit dans le système à l'aide d'une règle. La règle a deux fonctions : une fonction axiomatique (qui met en évidence la modalité de participation du signe à la construction du système) et une fonction signifiante (qui met en évidence la possibilité de reconnaître le signe en tant que signification et sa capacité de se faire utiliser). Tout signe est une unité d'une règle syntaxique et d'une compréhension sémantique. Du point de vue syntaxique, le signe mathématique doit répondre aux exigences d'un axiome : être une convention admise et être admise grâce à son évidence. Du point de vue sémantique, le signe mathématique doit bénéficier d'une définition. Une définition est, comme nous dit toujours Quine, dans son texte déjà classique *Two Dogmas of Empiricism*, une

synonymie : elle explique quelque chose de moins connu par l'intermédiaire d'autre chose plus connue qui est synonyme à la première. Mais, à l'opinion de Pontoizeau, le signe et les propositions mathématiques ne répondent pas à cette exigence de la complétude qui suppose le respect des règles syntaxiques et des définitions sémantiques :

“Ni les signes, ni les propositions élémentaires ne peuvent prétendre à leur complétude du fait de leur liaison dont les interdépendances démontrent qu'ils ne sont pas des signes ou des propositions identitaires, mais des composés qui prennent leur sens par relation dans des compositions langagières ou propositionnelles logiques ou mathématiques” (p. 113).

L'idée d'évidence, qui reste une exigence de la compréhension de l'axiome, a le rôle de fermer la discussion (plus exactement, le questionnement) sur l'axiome et d'assurer sa complétude. Seulement sur le fondement de cet accord de l'évidence, l'axiome peut avoir la force de fonder, lui-même, toutes les autres opérations logiques qui ont pour résultat la déduction des théorèmes. La conventionalité du signe mathématique et le fait qu'il se fait admettre grâce à son évidence, donnent à l'axiome une certaine indépendance et une liberté d'action qui semblent exclure toute possibilité de représenter autre chose en dehors de lui-même. Le transforme, donc, en un élément, il est vrai, très important, en un simple calcul. Les machines de calcul (Turing) sont l'expression ultime de cette hypostase de la pensée mathématique. Dans cette ultime situation, la référence du signe ou de la proposition mathématiques se situe exclusivement dans l'horizon purement logique et n'ont aucun lien avec l'idée de représentation qui peut maintenir en actualité un horizon ontologique de l'interprétation d'un tel système.

La lecture du texte de Pontoizeau met en évidence au moins quelques traits qui font de l'auteur une rencontre agréable, même admirable, pour les connaisseurs du domaine et, peut-être, pour ceux qui voudraient s'initier à cette problématique. Tout d'abord : *un ordre presque parfait* dans la construction et le développement et la présentation de la situation de la mathématique devant la raison critique. Sont dévoilés au lecteur les éléments explicatifs de ces quatre thèmes abordés et les conséquences qu'ils peuvent avoir dans la compréhension de l'identité, de l'égalité, de la quantification et de la référence. Nous avons devant nous une sorte de “déduction explicative” qui nous montre comment il est possible de penser la possibilité et les raisons de ce qui est dit par l'auteur sur quelque sujet à part. Une construction explicative qui nous souvient de l'architecture du *Tractatus Logico-Philosophicus*.

D'autre part, le texte de Pontoizeau est un *exemple de clarté* dans un domaine qui, d'habitude, est reconnu comme obscur, en tout cas comme quelque chose qui ne se dévoile même pas au premier venu et où il faut faire un effort soutenu pour entrer dans l'essence et la subtilité des concepts. Dans les quelques mots que l'auteur m'a écrits sur l'exemplaire qu'il m'a envoyé, il parle de “la

clarté de vos contributions à la logique, l'interprétation et la problématologie". Mais, depuis l'Antiquité on dit "le semblable connaît le semblable". Seulement un homme qui s'associe toujours avec la clarté peut apprécier la clarté des autres. Pontoizeau, au moins dans cet ouvrage, est un tel homme. La clarté de l'exposition d'un problème est le signe que l'auteur a lui-même l'horizon clair du problème. Combien de gens n'essaient-ils pas de nous expliquer ce qu'eux-mêmes n'ont pas compris !

Et il y a plus qui donne une colorature spécifique à cet essai de Pontoizeau : les notes, par exemple. Bien que, pour les spécialistes, beaucoup d'ouvrages indiqués dans les notes bibliographiques soient bien connus, faisant part de la "connaissance commune" du domaine, la manière dont elles sont construites, avec des larges extraits, avec des commentaires, avec le dévoilement des relations entre concepts ou ouvrages, est de nature à mettre à la disposition du lecteur tout le nécessaire pour assurer la compréhension adéquate de la problématique. Au moins pour l'instant, il n'est plus nécessaire de prendre contact avec tous les textes mentionnés. Nous sommes devant les textes essentiels par leurs extraits essentiels qui concernent la problématique débattue par l'auteur.

J'ai en plus un motif d'ordre personnel pour exprimer toute mon admiration pour certaines options de Pontoizeau : sa dédicace. Pour moi, depuis longtemps, le nom de John Nash est synonyme du sacrifice d'une pensée éclatante au nom de la science. Certes, il y a, au long de l'histoire, beaucoup de noms qui peuvent être invoqués en ce sens. Mais, celui de Nash est situé au sein du tragique.

## “La question est là et elle remet tout en question”

Michel Meyer, *Qu'est-ce qu l'Histoire? Progrès ou déclin?*  
(PUF, Paris, 2013)

Dan S. STOICA

Être au courant des recherches de Michel Meyer peut aider à comprendre, d'abord le titre de l'ouvrage, sous sa forme de question, et aussi le point de vue proposé par le contenu. C'est parce que l'approche de Meyer sur la logique de la discursivité – en sciences ou dans la philosophie de la Sciences – a pour concept central le questionnement. C'est logique, c'est facile à comprendre et c'est purement séduisant, tellement cela sert à pénétrer les domaines les plus divers, pour en comprendre l'essence.

En tant que lecteur de ce nouveau bouquin, je m'attendais à ne trouver dans la *Tables des matières* que des interrogations. Je me sentis un peu trahi en retrouvant aussi bien des problèmes posés sous la forme bien connue des questionnements, que des titres de chapitres simplement descriptifs. J'ai vite compris que ce ne fut qu'une attente superficielle de ma part, vite comblée par ce qui allait suivre. Car le contenu du livre semble être une application de cette vision révolutionnaire que propose Michel Meyer, la vision problématologique, à un domaine d'étude qui ne cesse d'intéresser aussi bien les scientifiques que le grand public: l'Histoire. C'est-à-dire la manière dont l'humanité a su traverser les millénaires depuis sa naissance sur la Terre et jusqu'à nos jours. D'habitude, l'Histoire semble avoir retenu des choses, des personnages, des événements sous des formes comme: il y a eu cela, on a fait cela, tel personnage a entrepris tel acte, tel autre a accompli tel exploit etc. D'où viennent toutes ces assertions? C'est comme des réponses à des questions qu'on a oublié de poser explicitement. Et c'est justement ce que Michel Meyer propose de faire: poser les questions. Poser les justes questions. Un problème se forge chemin vers la surface de cette discussion: quelles sont les questions justes? À quoi devraient-elles nous faire réfléchir et comment provoqueraient-elles les réponses dont on a vraiment besoin? Dans ses *Principia Rhetorica*, Meyer fait une démonstration irrésistible en faveur de ce questionnement qui précède tout ce que les sciences – y compris l'histoire – nous dévoilent depuis que l'humanité s'est adonnée à ce genre d'occupation. On a vu, depuis, sa méthode embrassée par d'autres chercheurs, qui on produit des études bien intéressantes sur des applications de l'approche problématique (tel Constantin Salavastru, qui a donné un essai exceptionnel sur la problématique en philosophie). On voit maintenant Michel Meyer lui-même mettre à l'oeuvre sa méthode pour nous ouvrir une perspective toute nouvelle et provocatrice sur l'Histoire. L'entreprise n'est pas du tout facile, car nous-mêmes nous avons vécu une partie de cette histoire et, peut-être, certains d'entre nous

ont essayé de comprendre ce qu'ils vivaient (en plein tourbillon des événements) ou de comprendre ce qu'ils avaient traversé durant leur vie. Dans ce paysage, je fais un peu figure à part, car non seulement j'ai vécu consciemment la plus grande partie de ma vie (je peux reprendre ici les dires d'un Français célèbre: "ma vie a été très longue et je l'ai commencée très tôt"), mais de plus je me suis posé des questions sur ce qu'on appelle "le passé", sans savoir, tout comme ce pauvre Monsieur Jourdain, que je pratiquais la problématologie.

L'idée centrale dans cette approche que propose Michel Meyer est celle d'une distance, d'une différence problématologique, la distance entre la question et la réponse. Dans ce cas, l'Histoire ne se présente plus comme un enchaînement de faits, mais comme des faits qui se présentent à notre esprit comme suite à des questions qu'on s'est posées sur les problèmes des sociétés humaines, le long du temps. Pour parler de la problématologie de l'Histoire, notre auteur signale le fait que, au milieu des forces agissant au sein des sociétés humaines (telles que: l'économie, la compétition avec les voisins, l'accès aux matières premières, la guerre – comme possibilité et aussi comme réalité – stratégies, lutte sociale, politique, religion) notre attention est toujours attirée par ce qui est promu comme problème par un questionnement. "L'unité de questionnement choisie – nous dit Michel Meyer – est parfois la culture, la classe sociale, le progrès et le déclin, la nation, l'empire et ce qui s'y passe, et c'est par et dans le choix de ces unités que l'historien va structurer ses découpages, décollant parfois du vécu des individus concernés, qui n'accordaient guère d'importance à de telles problématiques avant qu'elles n'éclatent comme *problèmes*" (p. 21).

Notre auteur propose pour ce phénomène qui réside à faire surgir du vécu un fragment proposé comme problème le concept de *dérivation*, qui renvoie à la différence problématologique dont on vient de parler. L'histoire *dérive* de ce «plus tard» manifeste, nous dit-il.

Si l'on regarde l'Histoire comme "processus au cours duquel ce qui est n'est plus tout à fait le même que ce qu'il était" (p. 23), on comprend que tout ce parcours de l'humanité est fait de différences et ceci pose un grave problème à l'individu: celui de l'identité. Les différences menacent les identités jusqu'à les rendre métaphoriques. Et "la métaphore est la figure qui capture la différence par une forme identitaire" (p. 26). Cela ne s'arrête pas là: "problématiques, ces métaphores appellent alors de nouvelles réponses et ainsi de suite" (p. 24). Par rapport à cette situation, Meyer propose une distinction bien utile entre sociétés anhistoriques et sociétés qui vivent une histoire (parfois, accélérée). Il s'agit, bien entendu, du refoulement problématologique, qui consiste à maintenir les questions hors de l'ordre des réponses. La question posée devient comme ligne de séparation entre un passé et un futur, car elle est posée dans le présent. On y voit la relation entre questionnement et historicité, où cette dernière n'est rien d'autre que le rapport entre le constant et le variable, autrement dit, la différence problématologique.

Un point important dans le livre que nous y présentons c'est ce que la question du titre parallèle propose comme sujet de réflexion: l'Histoire est-elle

un chemin vers le progrès ou parle-t-elle du déclin de l'humanité? Tout tourne autour de l'individu, de son identité et de son vécu. Il y a toujours eu, au plan personnel, la nostalgie du passé. Même l'avenir n'est plus ce qu'il était, dit une boutade. Mais quand on parle du passé, on s'en prend à l'idée du temps et Meyer s'arrête sur cette idée aussi et il la présente en prenant appui sur les dires de Kant, pour qui l'espace et le temps (questionnables par Où et Quand) ne sont pas des catégories, mais des formes de l'intuition sensible. Notre auteur va plus loin et y ajoute d'autres interrogatifs (Pourquoi, Comment, Qui, Quoi) lesquels sont, tous, "des catégories destinées à savoir ce que l'on cherche, mais aussi à répondre sur *ce que* l'on cherche à dire en tant que *cela* fait l'*objet* de la résolution, qu'elle porte sur *lui*" (p. 32). À partir de là, on peut regarder les choses (donc l'espace) dans le temps, et on peut aussi comprendre la manière de les faire surgir de l'Histoire par la technique du questionnement. La façon de poser la question va donner le sens de l'Histoire, que l'on verra comme progrès ou comme déclin. Chaque révolution questionnera le passé comme si c'était un déclin qu'il faut arrêter. L'optimisme va soutenir l'idée d'un progrès constant de l'humanité. En fait, constate Meyer, les deux concepts renvoient l'un à l'autre, "car ils expriment bien souvent deux manières inverses mais complémentaires d'appréhender la même réalité" (p. 34). Et l'auteur nous envoie de nouveau à admirer son concept de *dérivation* qui a cette force de tout expliquer.

Dans l'ouvrage qu'il propose, Michel Meyer présente aussi bien une approche socio-historique, qu'une approche psychologique de l'étude de l'Histoire et il tourne autour de l'individu, autour de l'identité de celui-ci dans le monde et autour de la relation avec autrui pour expliquer les contradictions, les différences problématiques, les réponses qui naissent des questions et les questions qui naissent des réponses. Notre auteur installe donc son discours sur la relation de l'individu avec le monde et surtout avec autrui. Nous retrouvons là une reprise de la rhétorique d'Aristote, avec les trois parties: l'ethos, le logos et le pathos. Dans le tableau qu'il dessine page 49, l'auteur nous invite à voir la relation entre les trois parties et les problèmes de l'Histoire, tels qu'ils sont signalés par le questionnement, avec une ouverture vers les problèmes de morale qui tiennent à la relation avec autrui (le pathos).

	<i>Ethos</i>	<i>Logos</i>	<i>Pathos</i>
<i>Historicité</i>	Religion	Art	Morale
<i>Effectivité</i>	Croyances	Sciences	Politique
<i>Altérité</i>	Valeurs	Economie	Droit

Cela prépare une discussion sur l'idée de civilisation. Accomplir une civilisation serait l'intégration dans sa culture (l'ethos) des deux autres dimensions, le logos et le pathos. Il revient aux intellectuels de s'assurer qu'un ethos redéfini en éthique assurera un nouveau logos, adressé à la communauté pour déterminer un autre pathos qui serait un autre soi-même. À partir de là, les civilisations se distinguent, les sociétés se divisent en historiques et anhistoriques (que l'on peut

aussi voir séparées en modernes et primitives) selon qu'elles comportent des différences minimales ou des distances dont on ne supporte pas qu'elles soient abolies. Dans les termes de Durkheim, cité par Meyer, il y aura opposition entre solidarité organique et solidarité mécanique. Dans le dernier chapitre, *De l'hégémonie au déclin de l'Europe*, Michel Meyer rencontre notre Lucian Boia pour ce qui est du rôle de l'Europe dans l'articulation de l'Histoire de toute l'humanité, à la seule différence que L. Boia restreint le déclin à l'Occident. Pour le reste, l'analyse est faite du même point de vue et donc dévoile le même état des choses. Question de... questionnement!

J'ai choisi pour la fin un passage qui me semble important pour attirer l'intérêt des lecteurs avisés. Le voici:

“L'idéal serait de pouvoir rendre effective la liberté projective au niveau des libertés constituées, de les faire coïncider, comme si, socialement, chacun allait pouvoir transcender sa condition sociale, ou simplement, vivre dans l'idéal qu'il trouve normal. On a souvent dit, depuis les travaux de Karl Mannheim, que seul l'intellectuel pouvait, de par sa profession, transcender ses origines et faire de la liberté universelle le combat inhérent à l'exercice de sa liberté comme être social, autonomisant par rapport à ses origines et à ses enracinements initiaux. Cela ferait de l'intellectualité l'idéal, la valeur suprême du développement social: permettre à tous de réaliser ce qu'il souhaite malgré les contraintes sociales qui, en général, l'en empêchent ou ne lui donnent même pas l'idée d'avoir cet idéal. La culture émancipe”.

“La question est là et elle remet tout en question” disait Jacques Prévert.

## **The Academic Development of Event Management**

**Donald Getz, *Event Studies. Theory, Research and Policy for Planned Events***  
(Second edition, Routledge, London and New York, 2012)

Ioan-Alexandru GRĂDINARU

Donald Getz is, without any doubt, one of the most influential authors in the field of event management. His works have always been heavily cited and constitute a main reference in the literature. In his *Event Studies. Theory, Research and Policy for Planned Events*, Getz tackles three core problems, namely the theoretical background of organizing (and understanding the outcome of) events, the increasingly important issue of implementation of public policies concerning events and the current state of the art in terms of scientific research. The true meaning of this line of work is grasped when we think about the fact that academic research in the field of event management is nothing short of a very young development in the area of social sciences. Each problem that Getz discusses is a fully legitimate object of inquiry. The book is organized in a modern fashion, in the beginning each chapter having learning objectives, but also special „boxes” that contain expert opinions and research notes (through which Getz stays connected to the academic research, substantial articles being cited there). Moreover, at the end of each chapter Getz puts a list of study questions and also the „further reading” section, a part that has become mandatory over the last decades when we talk about writing scientific literature.

First, scholars have tried to find, for a few decades now, theoretical frames that would prove to be both useful and with enough explanatory power. In spite of our millennial history of organizing events, it seems that until the last three or four decades the field has not achieved a sufficient level of abstractization. Second, Getz is interested in describing briefly the relationships that event management develops with a number of related disciplines. The foundational disciplines, according to Getz, (anthropology, sociology, philosophy, religious studies, psychology, economics, management, political science, law, history, human geography, future studies) offer the scientific background of studying and understanding events. I think that Getz's choice, even if it might seem weird to mention no less than twelve elements, is the right one, because it justly depicts the intricate nature of events and their multiple dimensions. If we were to build a realistic view of events, than we should use a *thick description* approach. Chapter five, dedicated to the „closely related professional fields”, also contains a detailed list, which is discussed for more than forty pages.

Third, the author follows an important path, namely the idea of understanding and creating knowledge through events. In order to do this, Getz discusses the concept of event experience, underlining the cognitive, affective



and conative dimensions of experiencing events. Moreover, he also refers to the religious and spiritual roots of event experience, maintaining that these roots are connected to the ideas of community and community ties. Further on, Getz tackles four classical themes, always present in event management textbooks: the event design, the decision-making process, the planning strategies and the outcomes of the events. But the difference is that these themes are now approached from a little different angle, and with a focus on the foundational aspects. The problem of event design, for example, is developed with a careful examination of the principles of psychology and sociology that apply to this situation, and with an analysis of setting, people and management, considered to be the foundations of event design. Getz is also praisable for his attention to cognitive inputs and modern interpretations of the process of decision-making (chapters 7 and 8). Chapter 11, that concludes the third part of the book, is dedicated to a new problem in field, namely the relationship – which is becoming increasingly relevant – between events and public policy (economic, cultural, social and environmental policies are detailed).

The fourth part of the book is dedicated to the integration of the aspects that have been previously discussed in the preceding chapters. Getz tries to offer a few clues concerning questions such as which are the main paradigms of knowledge in the field of event management, which are the appropriate research methods that we should use when it comes to studying events, what are the ways through which we can specifically develop theories, what are the present difficulties in the event studies, what can we add, by studying events, to our knowledge about the meanings of human experience.

Although it became a necessary reading for every student or scholar that is interested in the field of event management, Getz's *Event studies* has its own weak points. First of all, as we know it already, such a great ambition leads to a difficult task to accomplish: it is almost impossible to open so many questions and fields of inquiry and to also enter the most intimate details. Donald Getz is, evidently, aware of that and he stays firm to his option, the general depiction of event management. But this implies that the reader must go to work immediately after the book is finished if she or he wants to clarify one matter or the other. This type of effort requires not only further reading, but also further studying in order to get a better picture of the details. Moreover, the last chapter of the book ("Science, knowledge and theory for event studies") is both promising and puzzling. The promising part consists in the fact that different elements provided by social sciences and philosophy can be integrated, the author thinks, into a framework of knowledge. The puzzling part, on the other hand, reveals itself when Getz tells us what we should know in order to accomplish the goal of designing such a framework (thought at disciplinary and interdisciplinary levels). Thus, we need insights belonging to epistemology, ontology (ontological mapping), discourse, positivism, postmodernism, proof theory. But that's not all: when it comes to research methodologies, along the usual deductive/inductive stance and the quantitative/qualitative techniques, we have to have minimal

knowledge concerning interpretivism, social constructivism, semiotics and critical theory as main paradigms of research. Of course, Getz doesn't tell us that each scholar has to be personally equipped with these data, thus creating the possibility of moving everything on the field of research teams (there, two or three philosophers and half a dozen specialists in social research could solve the task). But, as frightening as it is, this is the better part. Unfortunately, Getz does not give the slightly less educated student, in my view, enough details for him to understand why we need all the above. Examples are given and briefly discussed, but I don't see how someone without proper philosophical background would get the idea of reading Foucault and Habermas and why discourse issues matter (let us not forget that the most part of the students that study events comes from management, geography, tourism and communication). This the biggest challenge for such a book: how to make people understand the research needs from short sketches and not from hundreds of pages of explanations.

Nevertheless, *Event Studies. Theory, Research and Policy for Planned Events* is a good book to read, offering us many occasions to stop and think about the themes proposed by the author. Written in an elegant style, it also has argumentative qualities that differentiate it from the majority of the works in this field.

**The Use of Disability Images as Rhetorical Tools:  
Investigations into the Construction and Destruction  
of Human Dignity By Means of Visual Stories**

**Robert Bogdan with Martin Elks and James Knoll: *Picturing Disability: Beggar, Freak, Citizen and Other Photographic Rhetoric.***  
(Syracuse University Press, New York, 2012)

Ioana GRANCEA

The main author Robert Bogdan engages in an ambitious project of documenting how people with disabilities were represented in photographs produced in the United States from the moment when large-scale commercial production of photographic images became technically possible (1860s) to the time in which modern-day disability rights movement became a force of significant social change (1970s). He covers photographs produced for sideshows, begging, charity drives, asylum reports and promotional texts, advertising, movies, art galleries and family albums, taking the reader on an exciting journey to a world in which disability as a personal and social issue was approached in a manner that is often shockingly different from the one that we are accustomed to today.

The fascination of the book resides in the main author's effort to reconstruct as vividly as possible the context in which these pictures were taken. Who took these photographs, what purpose were they serving, who decided the mode in which people with disabilities would be portrayed? To answer these questions, the author uses a plethora of materials, such as memoirs, autobiographies, diaries, notations on photographs, apart from the pictures themselves (collected by the author throughout twenty years of work – see, for example, Bogdan 1988). Each chapter takes the form of a photo essay engaging with one genre of photography. Bogdan identifies patterns of representation according to the purpose of the pictures. He takes the reader back and forth between text and images, in the process of building from scratch the world in which these people dwelled.

Bogdan's commitment to exactness in the data provided is delighting. One particular example is worth invoking from the outset, to help the reader get an idea of what the author is up to in this book. After giving many details about a legless man who managed to have a stellar career as an exhibit in freak shows, the author documents some pictures taken with his family. One of them also features a goat. The author's comment "why the goat is in the picture, I do not know" (p. 13) is particularly funny and speaks vividly about the level of commitment of the author in the endeavour of providing as many details as possible to the reader.

Photographs of people with disabilities played an impressive diversity of roles throughout the historical period covered by Robert Bogdan's research, each

of them being part of a larger discourse which proposed a specific *gaze* on the people with disabilities. The author begins with the story of stars of freak shows who gained serious amounts of money from selling their photos as souvenirs (pp. 7-21). Pity was not involved in *freak* images produced for the world of entertainment (p. 20). The outstanding work and life these people had in spite of their disability was the point of the photographs. Titles such as „Armless wonder” or „Legless wonder” often accompanied pictures with people who managed to lead a successful life in spite of a severe disability. Some of these people were better off than the non-disabled people buying their images as souvenirs. The author identifies two modes of representation of these people: the "aggrandized" and the "exotic" mode. The persons with disabilities who were presented in the "aggrandized" mode were well-dressed and groomed and their photographs were taken in stylish settings, sending the clear signal that they belonged to the upper strata of society (pp. 11-15). Those presented in the "exotic" mode were photographed in a manner that would make them look like savages coming from places that have never been touched by civilization, often sending the implicit signal that they are a rather different species of humans, so their disability must be seen with awe rather than contempt (pp. 16-19).

Many of the pictures of disabled persons that were taken with their approval and that were supposed to serve their interests involved an implicit struggle for preserving the dignity of these people by incorporating their disability into a touching biographical story. Particularly telling are the cases of beggars who told stories about heroic accidents in which they were involved and which caused their disability (p. 21-41). The author's extensive research uncovers the fact that many of these stories were based on lies. But photographs supported the claims which were advanced because of their special status. Bogdan writes that in the late nineteenth and early twentieth centuries, many people lived under the wrong impression that if something could be shown in a photograph, it had to be true (p. 109).

Photographs were often rhetorical tools used purposively by social actors as a sort of warrant about the claims that were advanced in the verbal component of the discourse. As it becomes clear throughout the book, this feature of photography was exploited for many unorthodox purposes, both by people with disabilities (pp.7-41) and by other social actors (pp. 42-99). This feature of photographs was widely exploited by disability-related organizations that used pictures of disabled people for fund-raising campaigns. Most of these photographs were using *before-and-after* photographs that were seldom authentic (p. 55). Many were showing different people in the two stages, and were taken in a manner that would make the person's face hard to distinguish visually, allowing the text to do the entire job, while the image provided a sort of "reality check" for the viewers.

The author's ambition is greater than letting his investigation led exclusively by a sort of "follow the money" thread. His treatment of disability pictures is not limited to an account of the route followed by the money that

normal citizens were willing to pay (as charity or as entertainment price) to the disabled. The author invites the reader to reflect on other issues, too. Two chapters of the book propose an incisive analysis of the representation of people with disabilities in advertising and in movies.

People with disabilities were largely missing from advertising photographs. Advertisers developed the image of the "normal" American to promote their products and people with disabilities did not fit that prototype. The exception to this rule were midgets and giants, but their inclusion did not have a normalizing intention. Far from being seen as normal citizens, they were used as characters that had the power to draw the audience's attention because they were different. This difference was often capitalized on by marketers that developed slogans and scenarios based on the (poetic? amusing? offensive? cruel?) association of these people's disabilities with the product's features. Sometimes the ads reinforced stereotypes that people of small stature are childlike and silly people to laugh at. They were mostly used to grab the attention of potential buyers and nobody seemed to be concerned about the ethics of the manner in which these people were represented.

Reinforcing stereotypes is also a job performed more or less consciously by movie makers, as the author successfully demonstrates throughout the eighth chapter of the book. Movies often link physical and mental differences with murder, terror, and violence. The characters that commit appalling acts are often scarred, deformed, maimed, mentally impaired or have other physical and mental disabilities. Although they are not explicitly about disabled people, these images systematically send the message that people with disabilities are to be feared or pitied or laughed at.

Towards the end of the book, the author focuses on images in which the emphasis is placed on people, not on the disability they suffered from. The chapter is called "Citizen Portraits: Photos as Personal Keepsakes" and does a wonderful job at showing the other side of the story – the struggle for normality of people with disabilities. People with disabilities appear in group photos, posing as ordinary people doing ordinary things. Individuals with disabilities intermingle with other group members in ways that suggest that they are not singled out for special treatment in either family or work life.

Two chapters signed by different authors help broaden the reader's perspective on the rhetorical use of disability images. James Knoll invites the reader to reflect on the artistic use of disability images, emphasizing those cases when empathy is pushed aside by the *artistic ethos* – cold, detached, seeking the "different", the "shocking", the "grotesque" for its own sake (pp. 129–143). The artworld's approach to disability images is most of the times a story of giving up human values and replacing them with esthetic ones. Famous photographers who worked years long with disabled people never gave up referring to the spectacular dimension of the weird, the freak, the *other*. Participation in the tragedy of these people as a human being is not part of the game proposed by art. Social issues that were coming out with clarity from specific photographs were pushed

aside while the photographs themselves became museum pieces, discussed only from the point of view of the quality of the composition and the choice of lighting and background, not addressing the core problems they were clearly a proof of.

Martin Elks documents how the eugenics era made use of pictures with mentally retarded people to advance its own ideological agenda and place the blame for many social ills on the "feebleminded" (pp. 75–98). Eugenecists believed that many social problems such as crime, pauperism, alcoholism and prostitution are caused by people who bear genetically-inherited mental deficiencies. Eugenecists supported social policies such as confinement of mentally retarded people in institutions, sterilization and even euthanasia. Although eugenecists were proven to be wrong in almost all aspects of their doctrine (p. 97), the lives of many people who were labeled "feebleminded" were crushed due to the "science"-based social policies that were adopted as a consequence of eugenecist propaganda. Photography played an important role in promoting eugenecists' ideas and policies. Although the photo was seldom demonstrating the claims advanced in the body of text, most eugenecists' books had images on every page, creating the illusion that everything they said was backed by "proofs". Martin Elks emphasizes the fact that the textbook and journal illustrations were not seeking truth but striving to make a point (p. 98).

To have come full circle, the book should have included some perspective of the people with disabilities. How do they read these images today? How did they read them then? How did other people interpret these images at the time? We do not have studies of audience response, so we have no idea how these images were received by different audiences. We take for granted what the authors say about their reception, but do we really know what their discursive effects were?

In spite of this weak point, the book is an outstanding success in covering its main theme: the role of visual rhetoric in shaping the social games weaved by people around disability. Pictures were powerful tools by means of which social actors construed disability as a personal and social issue and made use of it to advance their own (financial, artistic, political or personal) interests.

## References

BOGDAN, Robert. 1988. *Freak Show: Presenting Human Oddities for Amusement and Profit*. Chicago: University of Chicago Press.